Los Desaparecidos en la Argentina. Memorias, representaciones e ideas (1983-2008)

Emilio Crenzel (coord.), Buenos Aires, Biblios, 2010, 286 p.

Le cas des disparus argentins est souvent évoqué en tant que cas paradigmatique de la disparition forcée de personnes pour expliquer l'utilisation de cette méthode répressive pendant la dictature (1976-1983). Le disparu argentin constitue un point de référence lorsqu'il s'agit de parler des dictatures en Amérique latine. Cependant, que sait-on de la figure du disparu ? Est-il un jeune idéaliste qui a lutté pour un monde meilleur dans les années 1970 et qui a été victime de la barbarie d'un régime sanglant ? Est-il un guérillero qui a contribué à la violence qui s'est installée en Argentine avant et après le coup d'État de 1976 ? Est-il un père, un fils, un enfant ? Est-il vivant, mort ou disparu ? Cette liste pourrait être alimentée par de nombreuses autres questions puisque la figure du disparu en Argentine est multiple.

Le livre coordonné par Emilio Crenzel revient sur ces interrogations. Constitué de onze articles de chercheurs argentins et nord-américains issus de diverses disciplines, il cherche à comprendre quelles sont les différentes figures du disparu qui circulent et qui ont circulé en vingt-cinq ans de démocratie dans l'espace public argentin. Comme l'indique Crenzel, en faisant référence à Vidal-Naquet : « le génocide a été pensé et imaginé par des responsables, il peut donc être pensé et imaginé. » L'entreprise est certes ambitieuse, mais plusieurs éléments permettent à l'ensemble des articles de l'ouvrage d'arriver à leur but. Grâce à la variété disciplinaire des chercheurs, nous côtoyons des sources aussi différentes et complémentaires que la photographie, le théâtre, la littérature, le cinéma, le rapport *Nunca más* et les modalités d'actions de divers collectifs présents dans la société argentine. Par ailleurs, en suivant un parcours chronologique, les articles permettent de comprendre l'évolution de cette figure dans l'imaginaire de la société argentine. Mais Emilio Crenzel n'a pas établi des cadres temporels au sein desquels il tenterait de placer les articles. Au contraire, ils constituent un ensemble thématique et formel qui met en évidence une volonté de construire un tout dans lequel les époques, les interprétations et les visions se superposent.

L'ouvrage commence donc avec la fin de la dictature et le début de la transition à la démocratie lorsqu'interviennent de nombreux acteurs. Les articles de Claudia Feld, Ana Longoni et de Crenzel montrent l'omniprésence des disparus dans les médias, les mobilisations des associations de défense des droits de l'homme et les discours étatiques qui cherchent à répondre à ces dernières. Tout cela ne se traduit pas par l'élaboration d'une image claire. Bien au contraire, plus on « voit » le disparu, moins il est défini. À une époque où la démocratie est conditionnée par la gestion du passé dictatorial, les interprétations de ces acteurs, souvent opposées, sont un point de

départ qui certes n'aura pas permis de comprendre la complexité des faits qui ont eu lieu pendant la dictature, mais qui va asseoir l'ensemble des discours autour de la disparition forcée de personnes et de la figure du disparu. C'est ce que démontre Sandra Raggio à propos du livre *La Noche de los lápices* (*La nuit des crayons*) qui contribue à la simplification des récits et engendre des figures plus schématiques. En s'adressant à une génération qui n'a pas réellement vécu la dictature, du fait de son jeune âge, les auteurs de ces récits cherchent à ne pas laisser planer de doute sur l'innocence des disparus. À l'aune de la période dite de « réconciliation nationale » menée par Carlos Menem à partir de 1989, le disparu est, soit une victime innocente de la répression dictatoriale, soit un coupable d'avoir contribué à l'instauration de la violence dans le pays ou encore un jeune idéaliste qui luttait pour un monde meilleur.

Néanmoins, les interprétations intermédiaires ont leur place. Les articles de Carla Guastamacchia et Sabrina Pérez Alvarez, et celui de Malka Hancevich et Lorena Soler reviennent sur le fait que l'élaboration de la figure passe aussi par des supports plus en accord avec les nouvelles générations. Leurs analyses de plusieurs films sur la violence politique des années 1970-1980 et ses conséquences dans la période post-dictatoriale, tout d'abord entre 1984 et 1994, puis entre 1995 et 2003, font apparaître des nuances. Avec de plus en plus de références au militantisme des disparus et au rôle de la société civile avant et après la dictature, les œuvres étudiées contribuent à l'élaboration d'une réflexion plus complexe sur le passé récent. Il ne s'agit plus seulement d'évoquer deux camps opposés, les militaires et la guérilla, dont la victime aurait été la société argentine. On ne cherche pas non plus des responsables. Les films tentent de comprendre quelles sont les relations et les intérêts qui se sont noués pour en arriver à la disparition massive de citoyens argentins. Parallèlement, des militants des années 1970, pour la plupart des membres de la lutte armée, publient de plus en plus de textes pour donner leur vision des faits. Le travail de Brenda Werth, sur le théâtre, et celui de Rossana Nofal, sur la littérature testimoniale, s'intéressent aux interprétations de ces témoins. Les œuvres analysées ne se centrent pas sur la captivité. Les dramaturges et les militants développent plutôt un travail sur l'action des groupes et les conséquences de cet engagement politique pour les familles. Grâce à ces récits, le public et/ou le lecteur entre dans l'intimité du militantisme et son aspect le moins évoqué : la clandestinité. Ces textes produits par ces acteurs parlent non seulement de leur expérience personnelle, mais aussi pour ceux qui ne sont plus là. Les pièces de théâtre tentent de montrer un double cheminement : celui des familles qui cherchent à comprendre ce choix de vie et celui des militants qui s'interrogent sur leur propre trajectoire. La complexité de ces entrelacs et de ces questions amène des réponses multiples qui n'empêchent pas, au sein des autocritiques des militants, la persistance de simplifications ; il faut toujours un coupable, dans ce cas : les dirigeants des organisations.

Les disparus tout au long des années 1990 et du début des années 2000 sont des acteurs du passé et du présent de l'histoire politique et sociale argentine. Grâce à

l'analyse des livres scolaires de Diego Born, Martín Morgavi et Hernán von Tschirnhaus, nous observons que les disputes autour de la figure du disparu présentes dans les matériaux cités auparavant se frayent un chemin dans le système scolaire de la province de Buenos Aires. L'intérêt de l'article réside en grande partie dans le fait que les acteurs auxquels les autres travaux se réfèrent ne sont pas les premiers à tenter d'intervenir dans le cadre scolaire. Dès 1980, les militaires voulurent écrire leur propre histoire et celle qui précède le coup d'État. Ainsi, la construction du discours sur le passé récent et la figure du disparu s'est donc faite à partir de cette première élaboration.

Enfin, en terminant l'ouvrage par les articles d'Ana Laura Lobo et d'Elizabeth Jelin sur les constructions plus récentes de la figure du disparu, nous pouvons comprendre qu'elles sont les héritières et la continuité des représentations analysées dans les autres articles. Parallèlement, elles apportent aussi une réponse directe aux premiers discours élaborés par les juntes militaires pendant la dictature. Le militant, le fils, le frère et/ou le père ont remplacé le subversif dans l'espace public argentin. Mais les nuances évoquées dans les autres articles ne sont pas encore intégrées aux discours publics de grande portée. Le disparu reste une image unidimensionnelle pour la société civile. Il s'agit néanmoins d'une des figures les plus complexes de l'espace public argentin. Dans le cadre d'un paysage scientifique très fertile sur les questions liées à la violence politique de la dernière dictature et ses conséquences en Argentine, les articles rassemblés par Emilio Crenzel constituent une vision complète, et complexe, de ce que nous pourrions appeler l'héritage le plus singulier de la dernière dictature. Pour finir, nous souhaiterions signaler, comme le dit Crenzel, que cet ouvrage et les supports qui y sont analysés, sont surtout la preuve de « l'échec de la volonté de négation, de silence et d'oubli de la dictature puisque la multiplicité des représentations et des mémoires a restitué, de différentes façons, la notoriété de la présence qu'a volé la «technique de disparition» aux disparus. »

Nadia Tahir, Université Paris IV-Sorbonne